

## Vérités et mensonges

Sylvie Groulx

---

Numéro 183, mars-avril 1996

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/49536ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

---

### Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

### ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

---

### Citer cet article

Groulx, S. (1996). Vérités et mensonges. *Séquences*, (183), 40-40.

# Vérités et mensonges



Lucie Laurier

«  
Toute ressemblance avec de événements ou des personnes réels ne serait que pure coïncidence.»

Il est vrai que le scénario de *J'aime j'aime pas* est pure invention. Mais peut-on dire pour autant qu'il n'y ait pas ressemblance avec le réel? De quoi l'imaginaire se nourrit-il? Le documentaire est-il porteur de plus de vérité que la fiction? Tout film n'est-il pas à la fois vérité et mensonge? Débat sans fin.

Quoi qu'il en soit, je crois que ce premier film de fiction s'inscrit dans la con-

tinuité de mon expérience en documentaire: on y retrouve les mêmes préoccupations, mon empathie pour les personnages, une tentative de voir le monde avec les yeux des jeunes, le même désir de teinter d'humour et de dérision une histoire somme toute plutôt sombre. *J'aime j'aime pas*, c'est un peu *Chronique d'un temps flou*, mais dit autrement. Ce n'était pas une intention de départ, mais je constate après coup qu'on ne se coupe pas aussi facilement de ses racines.

Ce que j'ai beaucoup aimé de cette première incursion du côté de la fiction, c'est la grande liberté qu'elle permet, le champ des possibles qu'elle donne à labourer. Une des grandes difficultés du documentaire (pour moi en tout cas) réside dans les contraintes éthiques qui le conditionnent sans cesse: on filme de vraies personnes, on leur doit respect, et ce respect impose des limites à ne pas outrepasser dans la (re)présentation de leur vie, de leurs pensées, de leurs secrets. Pour moi, le documentaire doit être abordé avec pudeur, sans quoi il tombe dans l'indécence d'un certain voyeurisme. Ceci dit, à chacun sa conception du documentaire.

Avec la fiction, j'ai découvert avec plaisir la possibilité de pousser plus loin des facettes de personnages, de provoquer des rencontres improbables, de dire en peu de temps l'essentiel de ce qu'ils sont et sans indécence, parce qu'il ne peut y avoir tromperie, je ne manipule personne, je signe l'histoire et le spectateur le sait.

La beauté du documentaire, c'est de suivre le chemin que nous tracent les personnages, c'est d'être sans cesse déstabilisé, c'est accepter de perdre le contrôle, de laisser la vie nous mener, jusqu'à un certain point. La beauté de la fiction, c'est au contraire le contrôle qu'elle nous

donne sur ce qu'on désire transmettre, de ne pas être à la remorque du réel. En quelques instants, je peux donner à comprendre l'essentiel d'un personnage, son caractère, ses motivations. Dans la vie, je n'ai pas rencontré de mère adolescente qui dépense son chèque d'aide sociale pour acheter un livre de 157,95\$ pour en découper aussitôt les images de déserts dont elle va garnir les murs de son petit meuble... Cette scène révèle le rêve qui est au cœur de la vie de Winnie, personnage principal du film. De même, sa voisine, en portant, en cachette, à son sein nu, la bouche du bébé de Winnie, nous révèle son désir et son manque profond de maternité. Dans cette seule image, impensable dans un documentaire, on va droit au cœur du personnage. Les gestes les plus fous, ceux qui témoignent de nos rêves les plus profonds, ceux qu'on ne se serait pas cru capable de poser, on les garde pour soi. C'est là que la fiction nous permet d'atteindre une vérité profonde, au-delà du réel dicible devant une caméra documentaire.

Sylvie Groulx